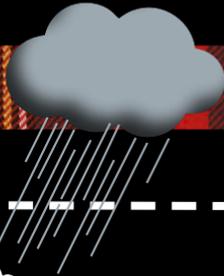


ANNA BRIAC



# L'ÉCOSSAIS



« Un roman complètement dépaysant,  
une invitation au voyage !  
(...) »

Une lecture qui provoque de belles  
émotions avec des personnages attachants. »

Béli du blog *Livre sa vie*



Alicia a vingt-six ans, un enfant (Samuel), des diplômes par-dessus la tête, pas de mec, un joli minois et une vie d'octogénaire. Elle travaille pour Lexitrad, une agence de traduction. Sur un coup de tête, elle décide de partir avec son fils en Écosse pour quelque temps. Mais l'aventure risque fort de tourner au vinaigre, entre pannes de voitures, client insupportable, Écossais à la tête dure et voisins qui décident de se mêler de ses affaires...

Une romance sur fond de cornemuse et de pluie fine !



**Anna Briac** est professeur de français. Elle vit dans une région sans cesse enneigée avec amoureux, enfants, chien et chat ! *L'Écossais* est sa première romance.



Anna Briac

# L'ÉCOSSAIS

*Roman*



© Diva Romance, une marque des éditions Leduc.s, 2017  
29 boulevard Raspail  
75007 Paris – France  
[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-184-9  
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :  
[www.facebook.com/Editions.Charleston](http://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston

Dépôt légal : novembre 2017

## CHAPITRE I

La pluie s'abattait si fort sur le pare-brise de la voiture de location, qu'Alicia crut que jamais les essuie-glaces ne parviendraient à contenir le déluge. Ils luttèrent en braves petits soldats, mais les trombes d'eau risquaient d'avoir bientôt raison de leur détermination. Un long frisson glacé remonta le long de l'épine dorsale de la jeune femme, qui rajusta sa grosse écharpe de laine pour tenter de conserver un peu de chaleur. Évidemment, le chauffage fonctionnait mal, ne soufflant qu'un air tiède qui peinait à chasser la buée des vitres et accentuait la sensation de froid dans le véhicule. Alicia se retourna pour vérifier que Sam dormait toujours, bien sanglé dans son siège auto. Une bouffée d'amour inconditionnel la submergea. Bert, le doudou-ours polaire aux oreilles grises à force d'être mâchouillées, pressé contre sa poitrine, son fils dormait.

— Petit veinard, songea Alicia en souriant, toujours émerveillée de cet abandon confiant qui s'emparait des enfants dans leur sommeil.

Qu'est-ce qu'elle aurait aimé sombrer dans l'oubli total, elle aussi... Quelques jours sans rien ressentir. L'anéantissement

des émotions. Plus de remords, de tristesse, de colère, de peur. Le bonheur !

Un violent coup de klaxon la ramena au réel et la fit sursauter. Elle donna un brusque coup de volant à gauche pour rajuster sa trajectoire tandis que l'automobiliste agacé la doublait en faisant de grands signes du bras. Pas aimables, les signes.

— Ça va, calme-toi, mon grand ! Je me suis juste décalée un peu à droite.

*Un peu* à droite... Elle se trouvait au milieu de la chaussée, oui ! Ceci dit, elle n'était pas totalement coupable : les Écossais auraient dû faire preuve de bon sens et choisir le bon côté de la route au lieu de s'aligner sans réfléchir sur le modèle anglais. D'ailleurs, la route... Un ruban gris qui serpentait entre des collines d'un vert aveuglant et rejoignait plus loin l'horizon ardoise. Un désert détrempé et déprimant. Alicia soupira, jeta un œil à Samuel, hésitant pendant quinze longues secondes à effectuer un savant demi-tour pour foncer vers l'avion qui les ramènerait chez eux, au sec et au chaud.

— Un peu de courage, Al' ! s'exhorta-t-elle à mi-voix. Il te reste au moins quelques lambeaux de dignité, non ?

Elle s'efforça de ne pas prêter attention à la petite voix qui chuchotait dans sa tête qu'elle ferait mieux de renoncer et de retourner se planquer derrière ses dossiers, pour vivre une relation exclusive avec Sven – son ordinateur – et son fils. Une vie très modérément palpitante, aux contours clairs et définis : l'incarnation exacte de la sécurité à laquelle elle tenait tant.

La pluie continuait de s'abattre sur le pare-brise, et la nuit n'allait pas tarder à tomber. Le vert tendre des collines se teintait de gris terne. Qui aurait cru que l'Écosse était si désolée ? Depuis qu'elle roulait, seuls des arbres lugubres lui tenaient

compagnie, battus par les vents qui dénudaient la terre et laissaient de larges saillies pierreuses apparentes, comme des plaies à vif au milieu des champs. Et cette satanée humidité qui s'insinuait jusque dans ses os !

— Bienvenue au bout du bout du monde, marmonna la jeune femme en grimaçant.

Elle conduisait depuis deux longues heures. Son organisme réclamait désespérément sa dose de caféine et sa vessie avait besoin d'une pause urgente. Mais il n'y avait aucun endroit où s'arrêter. Pas de ville, ni de village, ni même de *Bed and Breakfast* perdu au milieu de ce rien détrempe, sinueux, et hors du temps. Pas étonnant que le pub tienne lieu de religion, ici : devant tant de désolation grise et humide, mieux valait être ivre pour affronter la réalité.

— Bon sang, mais qu'est-ce que je fais là ?



## CHAPITRE 2

**D**epuis qu'Alicia avait atterri à Edimbourg, en début d'après-midi, elle ne cessait de s'interroger : par quel impossible tour de force Emilie avait-elle réussi à la convaincre de partir sur un coup de tête, pour une destination choisie au hasard, elle qui ne haïssait rien autant que l'imprévu et la précipitation ? Elle soupira. Comme si résister à Em faisait partie des options possibles... Qui avait déjà vu une souris se dresser contre un bulldozer et remporter la partie ?

— Fais un truc stupide, pour une fois, avait lancé sa meilleure amie quelques jours auparavant, alors qu'elles buvaient un café brûlant, pelotonnées dans les fauteuils confortables du *Corto*, leur bar préféré. Lâche prise, ne réfléchis pas !

— Pour faire quoi, exactement ?

— Je ne sais pas : mange un chewing-gum après t'être lavé les dents, traverse en dehors des clous, octroie-toi une journée de repos au milieu de la semaine ! Un truc dingue, quoi !

— Je ne veux pas montrer le mauvais exemple à Sam, avait rétorqué Al, sur la défensive. Les règles existent pour de bonnes raisons, tu sais. Je ne tiens pas à ce que mon fils bascule dans la délinquance.

— Tu es un cas désespéré... avait répondu Em en soufflant sur sa tasse trop chaude. Il a quatre ans, il ne risque pas de braquer une banque. Sans compter que Sam est une perle, le petit garçon plus sage de tout l'univers ! Et je ne dis pas ça parce que je suis sa marraine.

Al avait levé les yeux au ciel. Tout était toujours si simple, dans la bouche d'Emilie.

— Tu es consciente qu'un enfant n'a pas exactement les mêmes besoins qu'un sac à main ?

— Arrête, Al, avait repris son amie, soudain sérieuse. Tu n'as pas le droit de l'utiliser comme excuse pour cesser de vivre. Vingt-six ans, ravissante, des diplômes par-dessus la tête, et une vie de nonne octogénaire. Un gâchis intergalactique. Au bas mot.

— J'adore ta façon mesurée de concevoir la vie...

Emilie avait penché la tête sur le côté, un sourire victorieux aux lèvres, se dispensant d'une réponse. Avec un air entendu, elle avait plongé sa cuillère dans la Chantilly aérienne qui couvrait son café. Flamboyante, toujours d'humeur joyeuse, elle affichait ses rondeurs avec le même plaisir que ses improbables colorations capillaires. *Tie and dye* rose, ce jour-là, parfaitement assorti à sa peau sombre, son jupon en tulle, et sa veste en cuir. Emilie était un croisement improbable entre la fée Clochette et un *hell's angel*. Un mélange détonnant qu'elle assumait avec un haussement d'épaules : elle n'avait peur de rien. Alicia se trouvait toujours tellement insignifiante à côté... Transparente. Une petite blonde aux

cheveux courts, mensurations normales, aucune possibilité de décolleté pigeonnant. Ses yeux gris-bleu constituaient son principal atout, et à cet instant, gonflés et rougis par le rhume que lui avait refilé son fils, ils ne lui conféraient que l'apparence d'un lapin atteint de myxomatose.

— C'est juste que Sam est...

— ... le seul homme de ta vie, je sais, avait soupiré Emilie. Mais tu te trompes. Ce n'est pas parce que son géniteur était un connard que tu dois renoncer aux mecs.

Al avait levé les yeux au ciel. Elle n'était pas stupide. Bien sûr que ce n'était pas une raison suffisante ! Mais si on y ajoutait la trahison de son propre père, ça commençait à faire lourd dans la catégorie « spécimens masculins auxquels on a accordé sa confiance et qui vous plantent un couteau dans le cœur ». Elle croqua dans un macaron caramel au beurre salé que Virgile, le patron du *Corto*, leur mettait toujours de côté. Il en pinçait pour Emilie, qui avait déclaré un jour en roucoulant qu'ils étaient ses préférés. Depuis, jamais leur table ne manquait de son dessert préféré, et Virgile attendait toujours qu'elle lui témoigne un soupçon d'intérêt. Tous les hommes rêvaient de se brûler les ailes à la lumière d'Emilie, semblait-il. Alicia déglutit, puis expliqua :

— Je n'ai pas renoncé aux mecs, juste à l'amour. Et ça me convient très bien comme ça, je t'assure !

— Ma grande, ne te méprends pas : j'adore garder Samuel les vendredis soirs où tu t'absentes. Je lui apprends à tirer la langue aux vieilles dames, à tricher à cache-cache, et on rigole comme des fous devant cette cruche de *Reine des neiges*. Mais tes rendez-vous trimestriels avec des amants que tu jettes sitôt ta partie de jambe en l'air terminée, ça n'a rien d'épanouissant.

— C'est suffisant pour satisfaire les besoins du corps, et mon cœur n'a besoin de rien, merci. Je me sens libre. En paix avec moi-même.

— Bon sang, s'était exclamée Em en se renfonçant dans le fauteuil recouvert de velours gris, mais quelle mauvaise foi ! Tu ne peux pas croire une seconde à ce que tu racontes !

— Bien sûr que si.

— Tu as cadennassé tous tes sentiments, excepté ceux qui concernent ton fils. Tu enchaînes les relations zéro risque, cardiogramme plat, encéphalogramme à l'agonie. Mais jamais tu ne laisses quoi que ce soit te chatouiller le cœur ! Tu es un zombie !

— Tu exagères, avait marmonné Al sans grande conviction. Ma vie n'est pas insipide à ce point...

La petite voix dans sa tête avait ricané, sans aucune compassion. Em avait tenté, d'une voix hésitante :

— Et si ton ex décidait de revenir ? Tu ferais quoi ?

— Je le flanquerais dehors sans même lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, tu le sais très bien. C'est terminé le temps où je rêvais de le voir se traîner devant moi, repentant et malheureux !

Elle avait imaginé cette scène des centaines de fois, le regard de chien battu de Romain, ses mains ouvertes, sa patience et sa détermination pour la reconquérir. Et Sam qui aurait enfin un père pour l'aider à grandir. Mais le temps avait passé, la scène avait perdu de ses couleurs et de son intérêt. Non, elle ne soupirait plus après Romain, désormais. Elle ne soupirait plus après personne. En face d'elle, Em se mordillait les lèvres, l'air embarrassée.

— Tu en es sûre ?

— Certaine, Em, arrête avec ça ! Je ne veux plus d'homme dans ma vie.

Emilie croisa les jambes et soupira lourdement.

— Al, tu es ma meilleure amie depuis la maternelle, depuis ce jour où tu as été punie à ma place par la maîtresse. Mais tu savais sourire, à cette époque, merde ! On a fait toutes les bêtises du monde, ensemble...

— Oh non ! avait rétorqué Al, un sourire moqueur aux lèvres. *Tu* as commis les pires excentricités, et je n'ai fait que te suivre, pour t'éviter des ennuis plus graves.

Elle avait commencé à énumérer, dressant un doigt à chaque nouvelle stupidité :

— J'ai menti à ta mère quand tu as décidé d'égaliser les moustaches de ton chat et je t'ai laissée accuser ton petit frère le jour où tu as cassé toutes les lattes de ton sommier en jouant au trampoline.

— Crois-moi, il l'avait mérité !

— Je ne compte même plus le nombre de fois où je t'ai tirée des griffes du principal du collègue parce que la soirée n'y suffirait pas, avait poursuivi Al d'un ton doctoral : entre les alarmes incendies que tu déclençais, les batailles de petits pois à la cantine, et les garçons que tu enfermais dans les toilettes, le pauvre Brimaud a dû frôler l'infarctus une bonne dizaine de fois...

— Heureusement que je mettais l'ambiance, non ?

— Tu parles ! Tu étais la terreur du collègue ! Et on ne peut même pas dire que tu t'es calmée avec le temps : le soir où on a fêté tes vingt ans, il a fallu que je parle avec la police pour qu'ils ne t'embarquent pas parce que tu avais osé hurler en pleine rue que leur collègue blondinet possédait un « joli petit cul », tu te souviens ? Je t'ai empêchée de partir au Mexique un soir où tu étais plus ivre qu'un cosaque, j'ai...

Les clients du bar se tournèrent vers elles avec une curiosité non dissimulée, et Alicia s'était efforcée de baisser le ton alors que des rires étouffés résonnaient à la table voisine.

— C'est bon, arrête ! avait hoqueté Em, secouée par un fou rire incoercible. Je n'ai pas toujours été très sage, tu as raison.

— J'ai *toujours* raison, de toute façon.

— Avoue qu'on s'est bien marrées, quand même !

— Carrément ! avait lâché Al, gagnée par l'hilarité.

Et elles avaient gloussé un long moment, se remémorant avec plaisir chacun de ces épisodes qui avaient marqué leur complicité d'une empreinte indélébile. Elles étaient le jour et la nuit, l'extravagance joyeuse et la discrétion raisonnable, les deux faces d'une même pièce. Jamais leur relation n'avait connu le moindre trébuchement. Une longue et solide amitié les liait, une amitié qui les obligeait à dire la vérité, même quand elle faisait mal.

— Tu avoueras, avait repris Alicia une fois les rires apaisés, heureusement qu'une de nous deux est responsable...

Emilie s'était redressée. Elle avait rajusté son jupon de tulle sur ses genoux, l'avait lissé des mains pour gagner un peu de temps. Il fallait qu'Alicia prenne conscience de la réalité, toute désagréable qu'elle soit. Son amie était en train de sombrer, et elle ne s'en rendait même pas compte. Alors Emilie avait lancé dans un souffle, presque en s'excusant :

— Tu es responsable, personne ne s'aviserait de le nier. Mais...

Elle s'était interrompue un instant, hésitant à balancer le coup de grâce. Al s'était mise à tapoter la table du bout des ongles, sa nervosité s'accroissant à chaque seconde. Devant sa mine crispée, le cœur d'Em s'était serré, et elle avait failli faire marche arrière. Mais cela faisait trop longtemps qu'elle

ajournait cette discussion désagréable, par crainte de peiner son amie. Elle devait parler. Alors elle s'était jetée à l'eau :

— Al, ma grande... Tu es tétanisée par la crainte que le monde ne bascule dans le chaos si tu osais faire un pas de côté. Tu te berces d'illusions en répétant que tu es libre, mais c'est faux : tu t'es barricadée dans la solitude pour être sûre de ne jamais être blessée.

Alicia s'était pétrifiée dans son fauteuil, ses ongles courts labourant le velours de l'accoudoir. Ça faisait mal. Parce que c'était la stricte vérité. Elle ouvrit la bouche pour protester, au moins pour la forme. La referma. Avala une nouvelle gorgée de son café soudain devenu amer pour se donner une contenance, puis finit par lâcher d'une petite voix :

— Je ne sais pas faire autrement...

— Essaie, au moins, reprit Em avec douceur. Fais-le pour moi. Et si tu tombes, je te rattraperai, je te le promets. On n'a qu'une vie, Alicia, et tu es en train de la gaspiller. Et ça me tue de te laisser gâcher tout ce bonheur à portée de main.

La gorge serrée, Alicia avait lentement hoché la tête. Em était aussi chère à son cœur que Garance, sa petite sœur. Avec Samuel, ils formaient les trois inaltérables piliers de sa vie. Les filles étaient assez joyeuses et excentriques pour palier sa propre insignifiance, et Samuel nourrissait son âme. Elle n'avait besoin de rien d'autre. Emilie s'était soudain redressée, manquant de renverser sa tasse, et avait repris, une lueur victorieuse dans le regard :

— Tes traductions, tu peux les faire n'importe où, du moment que tu traînes ton cher Sven avec toi, et qu'il y a une connexion wifi, non ?

Al avait hoché la tête avec circonspection : Maxine, la directrice de l'agence de traduction pour laquelle elle travaillait,

lui envoyait tous les documents par mail, comme à tous ses collaborateurs. La plupart du temps, elle les renvoyait de la même façon.

— Tu sais, ça fait longtemps que mon boulot ne s'arrête plus aux traductions, précisa-t-elle toutefois. Les réunions de gestion de projet et les entretiens avec les clients importants, Maxine s'en décharge souvent sur moi.

— Appelle ça de l'esclavage, oui ! Le tyran qui te sert de patron a-t-elle conscience que tu es *censée* avoir une vie privée ?

— Hé ! C'est ce travail de petite main qui justifie mon salaire généreux et me permet d'élever Sam ! avait argué Al avec fougue. Bien sûr, en ce moment, c'est la saison creuse, mais dès que...

Em l'avait coupée en posant une main sur son bras. Elle jubilait.

— Saison creuse, tu dis ? Alors c'est le moment ou jamais.

— Le moment de quoi, Em ?

— Pars en voyage.

— Quoi ?

— Au lieu de rester enfermée chez toi, va t'installer ailleurs pendant un mois. Et ne me réponds pas que tu ne peux pas, que tes dossiers t'attendent : je t'autorise à les emmener avec toi.

Alicia croisa les jambes et leva les yeux au ciel.

— C'est ridicule ! Je ne peux p...

— Bien sûr que si ! Tu parles couramment plusieurs langues. C'est ton job, tu te souviens ? Alors choisis une destination au hasard sur la carte, et installe-toi là-bas. Ça te fera le plus grand bien de bouleverser tes habitudes, de changer d'air.

Emilie n'avait pas renoncé, revenant à la charge avec l'obstination d'un bulldozer face à un mur à détruire, avant que son

amie n'accepte du bout des lèvres. Al espérait surtout que l'enthousiasme d'Em s'estomperait, et qu'elle finirait par oublier ce projet qui la terrifiait. Quant à faire avaler cette pilule à Maxine, totalement chimérique ! La directrice de Lexitrad ne la laisserait pas partir aussi facilement : elle lui envoyait des SMS et des mails relatifs aux dossiers en cours tous les jours, dimanche compris. Alors imaginer qu'elle accepterait une absence non planifiée de longue date... Non, c'était une idée stupide et irréalisable.

— Tu es cinglée, Em ! Qui abandonne sa vie comme ça, en un claquement de doigt ?

— Personne ne te demande d'abandonner quoi que ce soit, enfin ! Je te parle d'un voyage ! Un séjour que quelqu'un de normal envisagerait comme des vacances, du repos bienvenu. Sauf que le mot t'est inconnu, bien sûr...

Emilie n'avait rien lâché, la harcelant jusqu'à ce qu'elle prononce un nom de pays. Al avait balancé le premier qui lui était venu à l'esprit, juste pour qu'elle lui fiche la paix.

— ... Écosse ?

— Excellent choix ! Et avec un peu de chance, tu croiseras Ewan McGregor, vous tomberez follement amoureux et il te demandera en mariage.

— Tu risques d'être déçue.

Elle n'avait plus confiance dans les hommes. Après la fuite du père de Sam, Alicia avait dégonflé son cœur, l'avait replié bien proprement et rangé tout en haut d'un placard inaccessible, au fond de sa poitrine. Elle s'était lancée à corps perdu dans son travail de traductrice, devenant en quelques mois l'élément indispensable de Lexitrad. Les textes de lois et les articles médicaux exigeaient une précision méticuleuse qui la rassurait. Voilà des mots qui ne mentaient pas. En

revanche, Lexitrad travaillait avec une maison d'édition qui publiait des romans d'amour et Al refusait de s'en charger. La romance, c'était une perte de temps : on y trouvait bien trop d'amoureux crédules, comme ceux des romans à l'eau de rose qu'elle lisait en cachette quand elle avait quinze ans. Quand elle croyait encore que les princes épousaient les bergères et qu'ils vivaient très heureux jusqu'à la fin des temps.

Pourtant depuis des mois, elle prenait conscience qu'elle sombrait. Emilie ne s'était pas trompée, même si cela lui coûtait de le reconnaître. Elle se sentait de plus en plus vide. Ni triste, ni désespérée. Juste asséchée. Elle enchaînait les réunions et les traductions en mode automatique, saluait à peine ses collègues quand elle les croisait au détour d'un couloir de l'agence. Elle enchaînait les jours comme des perles ternes sur un collier sans fin. Alors, sous la pression constante d'Em, Alicia avait finalement accepté de louer un cottage dans un minuscule hameau, tout au nord de l'île de Skye. Quinze jours de vacances, avec Sam. C'est Em qui avait cliqué sur « valider » parce qu'Al en était incapable. Sur les photos de l'annonce, la maison semblait sortie tout droit d'un conte de fées, avec son toit en ardoise sombre et les roses rouges qui grimpaient à l'assaut de la façade en pierres grises. Em n'avait pas caché son excitation.

— Quelle chance, tu vas vivre dans un téléfilm de M6 ! Tu crois que le jardinier sexy est compris dans la location ?

— Tu es vraiment incroyable ! Plus aucun homme dans ma vie, tu te souviens ? Ni Ewan McGregor, ni homme à tout faire sexy. De toute façon, si jardinier il y a, j'imagine qu'il aura au moins soixante-dix ans, vu que tu m'obliges à m'installer sur une île quasi déserte.

— Rabat-joie !

Al avait éclaté de rire, malgré l'inquiétude sourde qui l'étreignait.

— Disons que si un homme appétissant est livré avec le cottage, je te le laisse. Ça te forcera à me rendre visite.

— Miam ! Marché conclu.

L'annoncer à Maxine s'était révélé nettement moins facile. Cette dernière avait douché son emballement naissant en quelques mots, n'acceptant son départ qu'à contrecœur. Et c'est avec un enthousiasme frisant les températures de l'âge glaciaire qu'Al était donc partie pour Skye.



## CHAPITRE 3

UNE masse claire sur la route alerta soudain la jeune femme et la tira de ses pensées. Elle freina brusquement : un énorme mouton bloquait la route, apparemment peu disposé à se décaler. Devait-elle klaxonner pour inciter l'animal à bouger ? Lui foncer dessus en comptant sur son réflexe de survie pour qu'il dégage ? Sortir du véhicule pour le guider sur le bas-côté ? L'insulter, au moins pour se passer les nerfs ?

— Allez ! Pousse-toi !

Rien à faire. Le gros animal la fixait, l'œil morne, indifférent à son agacement. La jeune femme tapota son volant avec nervosité, sans cesser de parler à l'animal par sa fenêtre entrouverte.

— S'il te plaît, Mouton. Dégage de ma route !

Aucun résultat. La placidité à l'état brut. Un instant, Alicia l'envia et songea qu'il serait bien agréable d'être réincarnée en bestiole de ce genre : rien ne paraissait l'atteindre. Pas même les insectes qui semblaient grouiller autour de son museau.

— Tout compte fait, pas de réincarnation en mouton, s'exclama-t-elle avec un frisson de dégoût.

La pluie s'infiltrait par sa fenêtre, trempant la manche du gros pull de la jeune femme. Elle remonta la vitre et soupira, excédée.

— J'espère que tu finiras en gigot !

Finalement, après avoir vérifié que la voie était libre, elle se décida à rouler à droite, en espérant que l'animal ne choisirait pas pile ce moment pour regagner son champ. La Vauxhall dépassa le monstre laineux sans encombre, et ils purent reprendre la route. Elle se sentait consternée.

— Les Seychelles, la mer turquoise et des margaritas à la pelle, voilà ce qu'il aurait fallu pour me redonner goût à l'existence ! Samuel aurait appris à nager avec les dauphins et à compter avec les poissons clowns...

Dire qu'à la place, ils allaient finir noyés tous les deux sous cette pluie glacée, avec pour seule compagnie des moutons énormes et des vaches qui auraient eu bien besoin d'une coupe chez le coiffeur...

— Il n'y a rien pour vous, en Écosse, avait lancé Maxine en guise d'au revoir, quelques jours auparavant.

Elle avait raison. Sauf que cette fois, Al était coincée : la directrice de Lexitrad ne l'avait laissée partir qu'en échange d'une mission d'interprète auprès d'un de leur plus gros client, un Russe malpoli qui cherchait une distillerie dans laquelle investir.

— Je ne suis pas guide touristique ! avait maugréé la jeune femme, déroutée.

Elle n'avait pas eu le choix.

La traversée en ferry de Mallaig à Armadale constitua l'unique moment de grâce de ce voyage. Les nuages avaient été balayés par le vent, et Samuel insista pour qu'ils restent sur le pont. Bien emmitouffés dans leurs vestes chaudes, un

bonnet sur la tête, ils s'installèrent à l'arrière du bateau, sur les sièges en plastique prévus pour les voyageurs. Ils étaient seuls. Ce ferry était le dernier de la journée, et leur véhicule l'unique passager à moteur. Une lune éclatante, énorme, montrait dans le ciel et donnait aux côtes un aspect fantastique. L'odeur iodée de la mer embaumait la nuit. Soudain, Samuel agrippa le bras de sa mère et se dressa sur son siège, index tendu vers les vagues.

— Maman ! Regarde !

Inquiète, Alicia tendit le cou dans la direction indiquée par le petit garçon, mais ne vit rien. Elle se pencha par-dessus le bastingage, scrutant la pénombre.

— *Ròn*, lança une voix basse. Un phoque.

Alicia se retourna. Un vieil homme se tenait derrière elle. Un sourire chaleureux éclairait son visage ridé et tanné par une vie au grand air. La jeune femme lui en fut extrêmement reconnaissante : enfin un peu de douceur dans cette journée désespérante. Le vieillard fit signe à Samuel de les rejoindre, et désigna une bosse plus sombre, au creux d'une vague.

— *Seall seo*. Là ! Tu le vois, petit ?

L'enfant poussa un cri de joie et glissa sa main dans celle de sa mère. L'enfant et le vieil homme jouèrent durant les trente minutes de traversée à repérer l'animal qui semblait accompagner le ferry. Si Samuel était heureux, ce séjour en Écosse ne s'annonçait peut-être pas si affligeant que ce qu'elle avait craint...

Elle déchantait rapidement. Ils dormirent mal, dans une auberge de jeunesse occupée par des étudiants bruyants. À trois heures du matin, elle leur avait hurlé dessus, et avait réussi à réveiller Samuel, ce qu'elle cherchait justement à éviter à tout prix. Le sommeil ne revint pas, et elle passa le reste de la

nuit à ruminer. Emilie avait raison : elle n'était pas au mieux de sa forme. Recroquevillée dans le peu d'espace que lui avait laissé son fils dans le lit, elle se demanda à quel moment elle s'était perdue elle-même, sur quelle route elle avait abandonné ses désirs, son enthousiasme et ses rêves. Le sommeil la faucha avant qu'elle ne trouve la réponse.

Au petit déjeuner, Samuel s'enthousiasma pour les scones tartinés de lemon curd et le porridge sucré, mais Al regretta le jus de chaussette qui tenait lieu de café à l'auberge de jeunesse. Comment affronter une journée sans le goût corsé de son breuvage préféré ? Rien que d'y penser, elle sentit la mauvaise humeur s'emparer d'elle à nouveau. Elle avait besoin d'entendre la voix de sa sœur et s'empara de son téléphone.

— Ne renonce pas si vite, répondit Garance quand Al lui eut confié son désir de rentrer, ne gâche pas la meilleure idée qu'Em ait eu de toute sa vie. Attends d'avoir vu le cottage, au moins. Et puis tu as promis à Sam que vous verriez des dauphins et des baleines.

— Il a vu un phoque hier soir, ça compte ?

— Absolument pas.

Alicia soupira. Derrière sa sœur, elle entendait le chant du dermatographe. Un staccato doux et régulier qu'elle avait toujours trouvé apaisant.

— Vous êtes au studio ? Un dimanche ?

— Non, à la maison, mais Sandy termine ma couronne de fleurs, tu sais, derrière mon mollet droit ?

Garance s'interrompit un instant, à l'écoute des paroles de sa compagne, et reprit :

— Elle dit qu'elle attend toujours que sa belle-sœur préférée se décide pour son premier tatouage. On est super douées, tu sais !

Alicia sourit. Les filles tenaient un studio de tatouage à Lyon, un lieu à la mode fréquenté par tous les geeks et hipsters de la région, mais également un atelier d'expression artistique ouvert à tous.

— Ton encre ne passera pas par moi !

— Un jour, tu quitteras ton état de fossile. Alors on sera là, Sandy et moi !

— Bon sang, Garance, vous vous êtes donné le mot, avec Emilie ? Le but, c'est de m'accabler à chaque fois que je viens chercher du réconfort ?

— Évidemment, puisqu'on t'aime. On ne te laissera pas t'encroûter. Je dois raccrocher, on a un problème d'encrage. Dis à Sam qu'on l'embrasse !

Et comme d'habitude, Garance mit fin à la conversation sans attendre la réponse de sa sœur. Alicia leva les yeux au ciel. Bien, sa décision était prise. Sa sœur était adorable. Em était adorable. Mais ça suffisait, ces gens qui régentaient sa vie sous le prétexte qu'ils tenaient à elle. Elle allait se présenter au cottage pour rencontrer la propriétaire et lui expliquer qu'elle ne restait que trois ou quatre nuits, le temps de régler les détails de son retour et de remplir son rôle d'interprète auprès de Rurik Khanilov, puis elle quitterait ce bout du monde humide et retournerait se calfeutrer dans son appartement lumineux. Radiateurs au maximum, et café noir entre les mains. Elle en soupira d'aise.

— Allez vous faire voir, les filles ! murmura-t-elle.

Elle se sentit nettement mieux après avoir pris cette résolution, et c'est le cœur presque léger qu'elle reprit la voiture.



## CHAPITRE 4

Un soleil radieux inondait de ses rayons des paysages charmants, d'un vert lumineux. Des massifs rocheux se dressaient à sa gauche, constitués de pics dénudés qui touchaient le ciel, et à sa droite, en contrebas, s'étalait une mer grise frangée d'écume blanche. La chaussée serpentait, étroite et mal entretenue, mais toujours aussi peu fréquentée que la veille. Samuel babillait à l'arrière, racontant une histoire à Bert, son doudou. Alicia commençait à se détendre et se surprit même à chantonner un air que diffusait la radio. Pourtant, alors qu'elle venait de passer le village de Digg, le ciel se couvrit et la pluie se mit à tomber à nouveau. Elle se crispa. La route était désormais un simple lacet qui ne permettait pas le passage de deux véhicules. Il lui restait à peine trente minutes de trajet, aussi serra-t-elle les dents, déterminée à ne pas se laisser abattre.

— Au moins, je n'ai pas à me concentrer pour rester du bon côté de la chaussée, aujourd'hui, murmura-t-elle dans une piètre tentative d'optimisme.

Puis un fin grésil se mit à frapper la carrosserie de la Vauxhall. *Four seasons in a day*, ce n'était donc pas un mythe... C'est

pile ce moment que choisirent les essuie-glaces, soumis à rude épreuve depuis la veille, pour rendre l'âme. Bloqués en plein milieu du pare-brise.

— Non, non, non ! supplia Alicia en actionnant la mollette à plusieurs reprises.

Rien à faire. Bientôt, il fut impossible de rouler : elle ne distinguait plus rien dans ce déluge. Elle ralentit, roula au pas, en quête d'un endroit où s'arrêter : sauf qu'évidemment, maintenant qu'elle en avait besoin, aucune *passing place* ne s'annonçait ! Elle finit par se résoudre à se garer sur le bas-côté herbeux. Après avoir demandé à Samuel de rester sage, elle sortit en claquant la portière pour essayer de faire bouger ces maudits balais et s'enfonça dans la boue jusqu'aux chevilles. Le vent plaquait ses cheveux dans ses yeux, des gouttes glacées s'infiltraient dans son cou. Ses bottes préférées seraient fichues ! Elle tira sur le mécanisme pour le décoincer, mais ne parvint à rien. Elle craignait de trop forcer et de les briser de manière définitive.

— C'est pas vrai !

L'univers lui en voulait personnellement et conspirait à lui nuire, c'était évident ! Elle retint le coup de pied qu'elle avait envie de balancer dans la portière, pour ne pas inquiéter son fils, et se précipita à l'intérieur de l'habitacle pour réfléchir plus au sec. Elle tourna la clé de contact à plusieurs reprises, redémarra, répéta la manœuvre. En vain. Et cette pluie diluvienne qui ne s'arrêtait jamais ! Elle inspira à fond pour se calmer. Ce n'était pas grave. Rien n'était grave. Elle se répéta ce mantra à plusieurs reprises avant de rouvrir les paupières. Il suffisait d'appeler une dépanneuse : même au bout du monde, ça devait bien exister. Rassérénée, elle tapota l'écran de son téléphone. Pas de réseau. Alors là, c'était le bouquet ! Elle

balança l'appareil sur le siège passager et lutta contre le cri primal qui menaçait de franchir ses lèvres. Il n'aurait plus manqué qu'elle effraie son fils, et qu'il se mette à pleurer dans la voiture... Elle n'était pas sûre de le supporter. Elle se passa une main sur la figure et expira longuement.

Un coup sec sur sa vitre la fit soudain sursauter. Dans la grisaille du paysage balayé par les trombes d'eau, elle ne distingua qu'une ombre massive, juste à côté de sa voiture. Il pleuvait à torrent, et la silhouette ne bougeait pas, menaçante et sombre. Le tapotement se fit insistant. La peur étreignit la jeune femme. Elle réalisa brusquement qu'elle était seule avec son fils sur une route où circulaient plus de moutons que d'humains. Un bon millier de scénarii terrifiants lui vinrent en tête en un quart de seconde. Elle s'efforça de calmer les battements de son cœur et de se raisonner. Pourquoi pensait-elle forcément au pire ? Peut-être n'était-ce qu'un aimable conducteur intrigué de voir sa voiture sur le bas-côté, et qui venait lui offrir son aide ? Elle ouvrit sa fenêtre avec lenteur, en tâchant de museler son appréhension. Une bourrasque de vent et de pluie l'aveugla un court instant.

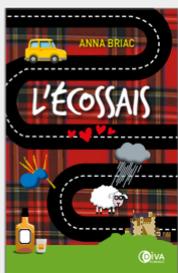
— Vous avez un problème ?

La voix de l'homme était grave, et l'accent écossais la rendait plus râpeuse encore. Le soulagement envahit Alicia. Elle ne distinguait pas bien son interlocuteur, mais quand on voulait assassiner quelqu'un, on ne commençait pas par s'inquiéter pour lui, non ? Elle répondit, feignant une assurance qu'elle était loin de ressentir :

— Pas vraiment, non. Enfin si, mes essuie-glaces ne fonctionnent plus et...

— Votre véhicule gêne la circulation, articula l'homme d'un ton sec. Vous cherchez à provoquer un accident ?

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



L'Écossais  
Anna Briac



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et  
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

